

Fils de migrants

Colette Pétonnet

► **To cite this version:**

Colette Pétonnet. Fils de migrants. L'autre et l'ailleurs. Hommages à Roger Bastide présentés par Jean Poirier et François Raveau, Berger-Levrault, pp.423-430, 1976, Publication de l'Institut d'études et de recherches inter-ethniques et culturelles n°7. halshs-00193678

HAL Id: halshs-00193678

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00193678>

Submitted on 17 Jan 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Colette Pétonnet

Directrice de recherche honoraire au CNRS
Centre national de la recherche scientifique
Laboratoire d'anthropologie urbaine (UPR34)
27 rue Paul Bert
94204 – IVRY-SUR-SEINE (France)

Rétropublication en Archives ouvertes
http://elinedaphy.org/rubrique.php3?id_rubrique=18

Référence de publication

1976, « Fils de migrants », *L'autre et l'ailleurs. Hommages à Roger Bastide présentés par Jean Poirier et François Raveau*, Paris, Berger-Levrault (Publication de l'Institut d'études et de recherches inter-ethniques et culturelles n°7) : 423-430. [ISBN 2-7013-0104-1]

Résumé

Dans ce texte d'hommage à Roger Bastide, qui dirigea sa thèse, CP apporte une contribution à la recherche des lois de l'acculturation, basée sur l'étude de la seconde génération de migrants portugais résidents en région parisienne.

**Ethnologie urbaine – France – banlieue parisienne – migration – prolétariat – classes pauvres -
acculturation**

halshs-00193678 - <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00193678/fr/>
oai:halshs.archives-ouvertes.fr:halshs-00193678_v1
Mise en ligne décembre 2007

Colette Petonnet
Fils de migrants

La société française ne manifeste nul intérêt pour la culture que véhiculent « ses » groupes migrants. Restée dans sa tradition colonisatrice, elle ne considère leur mode de vie qu'en termes d'adaptation à la culture dominante. On croit en effet communément, surtout lorsque les groupes sont d'origine européenne et latine, que les différences culturelles sensibles chez les émigrés récents seront de courte durée, et que la seconde génération, élevée en France, sera, à l'âge adulte, parfaitement « assimilée ». Il nous a semblé qu'un éclairage sur la seconde génération portugaise remettrait utilement en question un tel *a priori* et serait susceptible d'apporter une contribution à la recherche des lois de l'acculturation.

Les familles portugaises retournant chaque été au Portugal, nous avons observé les enfants non seulement dans la région parisienne mais lors de leurs vacances au village natal, afin de respecter la dialectique communauté portugaise migrante — communauté portugaise nationale qui est la leur.

Les faits que nous avons rapportés n'épuiseront pas le sujet qui mériterait un livre; mais il nous a semblé important de livrer, d'ores et déjà, les réflexions qu'ils nous ont suggérées à propos de la formation de la personnalité culturelle des fils de migrants.

En banlieue parisienne les enfants portugais, habituellement spontanés, deviennent réticents dès qu'on aborde des sujets touchant leur pays; alors même qu'on les croit sûrs des intentions pacifiques de l'interlocuteur, ils demeurent ombrageux et susceptibles, interprétant la moindre parole comme un jugement défavorable. Confiants, ils prennent néanmoins des précautions oratoires pour évoquer les chars à bœufs ou l'étroitesse du pont du village. Ils portent le poids d'un lourd sentiment d'infériorité et ils le portent seuls car ils sont bien plus à même que leurs parents d'en percevoir les composantes. Certes, l'opinion générale les considère sans distinction comme peu chaudement vêtus, grossièrement nourris, mal soignés, logés dans des conditions précaires et privés de jouets. Mais si ce sentiment est entretenu par les dons en vieux meubles, vêtements, jouets reçus des voisins, il ne naît pas de ce fait. Il s'instaure de façon plus subtile par la prise de conscience du peu de considération que la société française éprouve à l'égard de la culture portugaise. Cette culture, parfaitement ignorée d'ailleurs, est

exclusivement traduite en termes de sous-développement et ses manifestations en territoire français sont taxées de valeur négative.

Les Portugais n'effectuent de dépenses qu'en cas de nécessité. Ils résistent de toutes leurs forces aux injonctions de la société de consommation, thésaurisent et répugnent à s'endetter à l'instar des prolétaires urbains. Ce mode rural d'économie domestique était, il n'y a pas encore si longtemps, prôné chez nous comme une vertu; mais il est désormais défini comme une « arriération ». Les Portugais sont donc « arriérés » pour n'avoir pas encore acquis un téléviseur ou désiré un habitat normatif.

Au lieu de considérer le seuil qui détermine la nécessité comme *autre* chez les Portugais, on le place *plus bas* que le seuil français : ainsi un bourgeois estimera nécessaire d'acheter à son fils une lampe de chevet tandis qu'un prolétaire n'envisagera pas que ses enfants fassent leur rentrée scolaire sans un cartable neuf. Dans les deux cas l'achat est superflu pour le Portugais qui éteint la lumière en se couchant et prolonge la durée des objets. Par conséquent les enfants portugais possèdent, dans l'ensemble, moins de biens matériels que leurs camarades de classe, mais ils savent modérer leurs besoins, car ils approuvent la volonté paternelle, notamment en ce qui concerne l'acquisition d'un appartement au Portugal et ils connaissent le coût du voyage l'été. Cependant leur accord avec le système économique parental est ébranlé parce qu'ils sont induits à croire que leur famille vit sur un mode inférieur.

Avec la sensibilité de leur âge et leur maîtrise du français, ils sont les premiers à saisir le sens d'une réflexion, à capter une réprobation muette. Cette réprobation s'exerce également au niveau de la religion; ils la vivent d'une manière dont la valeur est niée. La dame du cathéchisme, qui espère faire « progresser » leur foi naïve, fustige les croyances transmises par leur mère; elle les persuade que le clergé portugais retarde, que le diable n'existe pas, que Dieu déteste les petits superstitieux et que les processions sont ridicules.

Sur le plan linguistique, le fait que ces enfants usent de deux langues est interprété non comme une richesse mais comme un handicap scolaire à assimiler parfaitement le français, et les bulletins du lycée portent souvent la mention : « Manque de vocabulaire ». Il faut effacer chez les élèves toute trace portugaise; leur prénom est francisé; s'il n'y a pas grand mal à prononcer Christine au lieu de Christina, il y a parfois atteinte à l'identité ethnique¹ comme dans le cas suivant : « Comment t'appelles-tu ? — Rui. — Rui ? ce n'est pas un nom ça ! Tu t'appelleras Rémi. » Les jeunes Portugais acceptent avec une soumission apparente, qui n'exclut pas toute révolte intérieure, ces marques d'irrespect. Un autre phénomène revêt à leurs yeux davantage d'importance : la langue portugaise n'est pas enseignée dans les lycées français; c'est donc la preuve de son indignité.

Comme le portugais demeure pour eux un outil linguistique élémentaire, l'acquisition des connaissances se faisant en français, et que leur armature théorique est insuffisante, l'intérêt de leur culture rurale et traditionnelle leur échappe. Leurs propres observations les incitent à comparer cette culture avec ce qu'ils connaissent de la nôtre, à savoir sa technicité. Ignorant tout de la vie rurale française, notamment en région montagneuse, ils mettent l'équipement de leur village nord-oriental en regard de celui de la banlieue parisienne et s'inclinent devant ce verdict : ils appartiennent à une culture inférieure. Mais dans quelle mesure lui appartiennent-ils encore ? Prêts tout à l'heure à parer toute attaque contre le pays natal, ils décrivent maintenant ses techniques, voire son organisation. Cette ambivalence s'explique : ils sont membres de la société industrielle dans laquelle ils grandissent, au même titre que leurs condisciples. Garçons et filles seront (sont même déjà) des techniciens de cette société. Ils ne font plus partie des autochtones.

Quelle image ont-ils de leur classe d'âge restée au pays ?

Les familles portugaises migrantes auxquelles nous faisons allusion sont

originaires de la Beira Beixa et de l'île de Madère. Dans ces deux régions (nonobstant les différences de climat et de végétation) le genre de vie, rural, est conforme à celui de l'époque préindustrielle. Lorsqu'on regarde battre au fléau comme avant 1914 ou baisser la lampe à pétrole d'un geste qui semble surgir du fond de la mémoire, on a l'impression d'avoir fait un voyage dans le temps. La vie des enfants ressemble fort aux souvenirs de nos grands-parents : garçons et filles prennent part au travail très tôt; ils acquièrent ainsi un savoir non négligeable, accèdent à un statut d'adulte et de responsable. A treize ans le berger, le garçon de la *pastelería*, sont seuls de longues heures durant. A son fils de dix ans, le père confie la houe et le soin de changer le cours d'irrigation des terres. A neuf ans, la fillette est déjà experte à la maison, sait porter sur sa tête et broder accroupie des après-midi entiers. Mais les jeunes « Parisiens » perçoivent une réalité toute autre : les enfants du village jouent peu. Dès l'âge de cinq ans ils charrient des seaux d'eau. A mesure que leurs forces croissent ils disparaissent sous la charge du fourrage ou du bois (surtout à Madère). Tous les paniers de gravier qu'il a fallu étendre pour refaire la route, de jeunes garçons les ont portés sur l'épaule, du gros sas aux pelles des hommes. D'autres attaquent au pic un pan de roche ou servent de goujats aux maçons. Ils marchent pieds nus, la tête couverte d'un sac s'il pleut. Ils rentrent les bêtes à la nuit tombée. A l'épicerie, au café, tous les nettoyages leur sont réservés. Même le chasseur en livrée à la banque court pour apporter aux employés un verre d'eau, des cigarettes. Et la jeune fille revenue au village après quelques années de collègue a-t-elle d'autre ressource que d'attendre un époux qui l'emmènera à Lisbonne ou à Paris ? Piètre consolation que de porter la faucille en équilibre sur l'épaule comme un homme ou de savoir tenir une maison comme une femme. Les enfants du Portugal sont des esclaves ou des portefaix. Maria, à Paris, ne fait la vaisselle que contrainte et forcée. Un apprenti tourneur dit en montrant l'arpent de vigne du grand-père dont il vante la prospérité : « Comment aurions-nous vécu sur une terre si petite ? » Tous, écoliers des petites classes ou travailleurs dont l'importance du salaire est surestimée grâce au change favorable, ont conscience de jouir d'un privilège.

Privilegiés ici, infériorisés là-bas, ils oscillent entre deux points de repère, et leur personnalité se construit selon un jeu dialectique qui suit en partie le va-et-vient dans l'espace auquel ils sont soumis.

Comment vont-ils se situer par rapport à leur classe d'âge ? Sur quels modes ces enfants et ces adolescents, dont la sensibilité est en proie à une « acculturation formelle², établissent-ils, ici et là, leurs relations, leurs communications, leurs dialogues et leurs rencontres ?

Au village, on attend « les Français ». L'épicière a remplacé, à leur intention, le poisson de son congélateur par de la viande. Ils serrent à la ronde les mains des anciens, retrouvent amis et parents. Ils sont auréolés d'un prestige qui rejaillit sur leurs enfants. Aussi tous les comportements vont être sous-tendus par une volonté inconsciente de différenciation vis-à-vis des villageois. Il faut montrer que l'on est devenu citadin et que c'est à ce titre que l'on est réellement payé sans travailler. C'est pourquoi les signes ostentatoires de richesse manifestés par les hommes, comme de conduire la voiture vite et bruyamment ou de faire des largesses au café, sont destinés, plutôt qu'à faire état d'une situation financière avantageuse, à définir symboliquement un statut de vacanciers qui n'est pas à leurs yeux une donnée immédiate. C'est pourquoi, avant même de défaire les valises, ils ouvrent le transistor au maximum de sa puissance. C'est pourquoi le premier soin des femmes est d'aller chez le coiffeur³. Si leurs tâches quotidiennes n'ont guère varié, en revanche elles arborent des vêtements qu'on ne leur soupçonnait pas et qui les transforment; certaines changent de robe tous les jours. C'est pourquoi aussi les visites à la famille émigrée à la périphérie de Lisbonne, qui absorbent un tiers du séjour, prennent, outre la raison affective, le sens d'une exposition des modifications dues à la vie urbaine.

Cette conduite s'exprime de la même manière chez les enfants. Eux aussi ont apporté leurs meilleurs vêtements et leur mère a complété leur garde-robe sur place. Leur allure n'a plus rien de commun avec celle des gamins du village et ils le savent si bien que les petits eux-mêmes se lavent plus consciencieusement qu'à Paris; ils veillent particulièrement, lorsqu'ils partent chez une tante, à l'agencement de leur toilette. Ils se différencient également des autres par le luxe de leurs jouets : tous les cadeaux reçus aux arbres de Noël de l'usine et de l'école sont expédiés, neufs, au Portugal. A Paris, une pacotille de bazar suffit. Comme pour leurs parents, les vacances sont pour les enfants de migrants le temps exclusif du non-travail et de la fête. Ils sont complimentés de leur bonne mine et l'objet d'attention au sein de la parenté. Ils reviennent de voyage, gavés de nourriture, possesseurs de sucreries et de menue monnaie. Ils ne participent pas, même grands, aux travaux rustiques pour lesquels, cependant, ils manifestent un intérêt réel. Ils rationalisent en disant qu'il n'y a rien à faire dans l'oliveraie avant l'automne ou qu'ils ne sauraient pas soigner les bêtes. Aucun n'envisage d'offrir ses services au voisin, et quand un père menace son fils, après quelque méfait, de l'envoyer garder les moutons, cette éventualité n'est pas à craindre. En réalité il s'agit d'un temps révolu; on ne joue pas à être paysan. Mais quels jeux occupent donc les enfants de plus de six ans? Ils ne partent pas dans la campagne et ne s'éloignent guère, même pour essayer de pêcher dans le ruisseau. Ils bricolent à la maison, charrient l'eau, accompagnent le grand-père, écoutent les vieilles raconter quelque histoire, courent avertir leur mère des derniers potins. Ils déambulent dans les ruelles, palabrent dans quelque coin. Ils reconnaissent inlassablement la configuration du village. Ils entrent dans les maisons familiales quérir ceux de leur âge. Ici aucune comparaison désobligeante n'est à craindre; ils peuvent inviter chez eux n'importe quel camarade; leurs pères ont apporté aux vieilles maisons de schiste des aménagements⁴ qu'ils se sont parfois refusés en France. Tous reprennent possession de l'espace tandis que le village reprend lentement possession d'eux-mêmes, leur imposant ses bruits et ses rythmes. Ils aiment, le soir, nommer les lumières de l'horizon. Mais à la différence de leurs parents qui retrouvent intacte une société quittée seulement quelques années plus tôt, qui reviennent tels qu'en eux-mêmes quelles que soient les apparences, les fils, en même temps qu'ils ressentent un confort intérieur fait d'un contentement de soi et de la joie du retour au pays, se heurtent à une certaine dysharmonie au niveau de la communication profonde. Ils parlent une autre langue et un autre langage.

Une petite fille de six ans joue à la poupée derrière une cloison où elle se croit à l'abri d'une écoute; elle lui parle en français; en France elle ne s'était exprimée, en notre présence, qu'en portugais. Mais la langue de son jeu, dans lequel elle transpose son univers habituel, est exclusivement française. Elle a appris le français en jouant à l'école maternelle, elle ne peut donc pas jouer dans une autre langue. Aussi va-t-elle sérieusement ses activités : avec les petites voisines, auxquelles pourtant elle aime montrer ses jouets, elle préfère se promener dans le village ou apprendre leurs jeux; et à sa sœur elle impose la poupée et sa parole qui lance des injures banlieusardes en toute liberté.

Quand João veut aller à la pêche, c'est à un fils de migrant qu'il emprunte un hameçon, car les paysans de son âge ne perdent pas leur temps à attraper des vairons dans un ruisseau aux trois quarts sec. Par contre, c'est avec les garçons du village qu'il enfreint la défense de se baigner nu dans une mare. A douze ans le langage du corps leur est encore commun. Il n'en est pas de même en ce qui concerne les mentalités et le contenu des consciences. Mais il n'y a pas conflit entre enfants des deux sociétés, car à chaque contenu correspondent un interlocuteur et une langue convenables. Les enfants portugais ne sont pas bilingues comme on le croit à tort. Mauvais traducteurs, ils usent, dans des circonstances différentes et bien définies, de deux langues qui ne coïncident pas. Comment communiquer le vécu quand on manque d'outils adéquats? Leur savoir rural,

insuffisant en regard de celui des paysans, est aussi intransmissible en France que leur savoir urbain l'est au village. Dans quels termes portugais raconter le brassage humain des HLM, la grève à l'école, le chantier du père, la naissance d'une conscience ouvrière? Enfants des villes encore très attachés à la terre qui, en traversant la Beauce, estiment spontanément le degré de maturité du blé, ils gardent, intériorisé, un savoir archaïque absorbé par osmose, incapables d'exprimer la signification sociale de la noria, de la vigne porte-greffe, de l'aire à battre, et du pressoir à huile, toutes choses dont ils ignorent les noms et qui sont inconnues de leurs camarades français.

Seuls lettrés de la famille, responsables et mûrs plus tôt que leurs condisciples, les adolescents n'ont avec ceux-ci, chez qui ils puisent leurs modèles, que des échanges lacunaires restreints à leur univers commun. En France, l'affinité profonde se constate plutôt entre fils de migrants⁵. Il en va de même au Portugal. La rencontre entre cousins, à Lisbonne, reste également imparfaite malgré le plaisir de partager courses en ville et bains de mer. La turbulence des neveux de France est perçue comme irrespectueuse par les adultes. Extérieurement pourtant rien ne différencie ces enfants; ils semblent proches, ils poursuivent les mêmes études; mais ils ne reçoivent plus le même enseignement⁶. Aussi, sur la plage, pour éviter, d'un accord tacite, que des discordances s'interposent entre eux, les cousins de quinze ans se contentent de jeux corporels, n'échangent que des banalités et parlent exclusivement portugais. Certes les « Parisiens » en n'aidant pas les autres à progresser dans la langue étrangère conservent intacte leur supériorité linguistique, mais une autre explication s'impose: le français est la langue de la connivence, celle qu'on parle avec ses pairs et rarement devant témoins. Lorsque des enfants parlent français en présence d'autochtones ce n'est pas pour se parer du prestige d'une langue ésotérique, prestige dont ils sont vite lassés, mais parce que cette langue assure entre eux la transmission correcte du message.

Les jeunes migrants sentent d'année en année s'opérer en eux des changements incontrôlables. Ils ne peuvent vibrer à l'unisson qu'avec une classe d'âge n'appartenant, ni exclusivement à la culture française ni exclusivement à la culture portugaise.

Les transformations des mentalités, malaisément descriptibles, sont révélées par l'attitude de ceux qui les perçoivent globalement sans pouvoir les définir. Ainsi l'attitude des éducateurs et des parents nous renseigne utilement sur la différence qui existe en France entre des enfants émigrés une fois le cycle primaire achevé, et ceux qui n'ont fréquenté que l'école française.

Les éducateurs se sentent mal à l'aise devant la réserve toute portugaise des premiers; ils sont attirés vers les seconds pour qui ils éprouvent une grande sympathie et qu'ils accueillent comme des *alter ego*. Mais corrélativement ceux-ci irritent leur mère qui les perçoit douloureusement comme devenant étrangers à elle-même. Elle se montre agressive envers eux, multipliant ses interdictions pour toute activité « culturelle » proposée par un adulte, accélérant par là, en croyant le restreindre, ce qu'elle sent sourdre inconsciemment: un changement de mentalité. Manuel, treize ans, est dans l'impossibilité de nouer un vrai dialogue avec ses parents; bien qu'il les aime et les admire, qu'il ne rejette nullement leurs valeurs, qu'il ne les conteste jamais, il se heurte à leur incompréhension vis-à-vis de son mode de pensée francisé. Nous ne faisons pas allusion, ici, à un exemple particulier; nous avons maintes fois remarqué, en banlieue parisienne, combien les conduites de rejet, surtout maternelles, sont proportionnelles au degré d'acculturation formelle des enfants. Par contre José, l'aîné, est pour sa mère l'image même du bon fils portugais respectueux, serviable, inchangé. Cependant il opère des choix dans les systèmes comparés des valeurs qui lui sont offerts; mais comme il demeure en partie conscient, parce que son évolution dépasse à peine le stade d'une acculturation matérielle, il tait respectueusement toute pensée qui pourrait

être incomprise de ses parents, et n'avance que ce qu'il croit pouvoir être toléré. De sa part, sa mère accepte des contestations prudentes et avisées; toute adoption par la famille d'un trait culturel lui est dû. En échange il accepte très sincèrement que sa mère lui achète à la foire du bourg un complet veston de coupe et d'étoffe paysannes dont le prix est avantageux. Il s'arrangera simplement pour ne jamais le porter devant sa classe d'âge, ni en France ni au Portugal. Manuel, qui n'est déjà plus capable d'une telle souplesse, évitera sans doute difficilement le conflit.

Chacun poursuit un chemin solitaire; il y a des nuances dans la parité. Mais elles s'estompent au village, comme s'harmonisent les relations entre les deux générations. Celles-ci se placent toutes deux, sans équivoque, derrière la même ligne de démarcation et la seconde subit, avec le poids des conversations entre adultes, avec le temps qui s'écoule en milieu autochtone, comme une nouvelle enculturation portugaise. Tout se passe comme si, toute infériorisation disparue, les jeunes exprimaient en français une pensée redevenue portugaise, révélant ainsi leur « ambivalence socialisée ». De cette confrontation entre soi, chez soi, on revient conforté dans l'idée, ensuite contrariée pendant onze mois, qu'il est tout de même satisfaisant d'être né Portugais. Une plus grande sûreté de soi s'affirme. Fatima (dix ans) dit que les petites Portugaises sont les meilleures écolières et elle attaque la nationalité de l'observateur avec des réflexions de ce genre : « L'Angola est plus grande que la France; vous le saviez ? Vous les avez toutes perdues, vous, vos colonies ! » Le sentiment national s'exalte mais en même temps il autorise une critique négative désamorcée du facteur passionnel observé en France. Certaines corruptions sont dénoncées rationnellement, certains prêtres désavoués. Ce n'est pas par hasard qu'un adolescent choisit ce lieu privilégié des vacances pour annoncer à son père sa volonté d'échapper au service militaire portugais⁷.

Le village en effet, où la rencontre entre fils de migrants donne toute sa mesure qui culminera pendant la fête, remplit plusieurs fonctions : lieu de rencontre d'une génération dispersée à l'étranger pendant l'enfance, il renforce chez elle le sentiment de l'appartenance ethnique. En réunissant dans le berceau familial tous ceux de la même terre⁸, il les préserve du déracinement.

Seul lieu possible de rassemblement pour des jeunes gens venus de Paris, de Moselle ou de Loire, il focalise, en concentrant les ressemblances, la prise de conscience d'une personnalité collective. Ces jeunes qui ne se voient que quelques jours par an se connaissent d'emblée; ils ne se mentent guère ou ne s'en laissent pas accroire, chacun sachant, pour en vivre une équivalente, quelle est la vérité de l'autre. Ils ne se quittent pas et, pour être plus près les uns des autres, dansent chaque jour grâce aux disques qu'ils ont apportés. Au-delà du prétexte musical, chacun vérifie auprès des autres les stades de sa propre évolution et s'ajuste aux modèles que le groupe secrète. Le village joue donc le rôle d'un institut vérificateur des poids et mesures.

Ce village aux trois quarts mort le reste de l'année, et dont les économistes dénoncent les maisons fermées comme un investissement inutile, représente un capital dont la valeur psychologique est considérable. Du reste, nous réfutons ce concept de village mort. Ses terres sont cultivées et ses maisons neuves quittent la cime pour le bas de la colline, en bord de route, preuve d'une moderne vitalité. En réalité, il continue d'exister autrement, par et pour les migrants. La jeune génération a besoin qu'il prolonge son existence. Il tendra à devenir, à son usage exclusif, une résidence secondaire, source de sécurité économique et affective.

En effet, une conscience est née d'appartenir à la classe migrante, non pas à une classe minoritaire et méprisée, mais à la classe majoritaire et expatriée, celle dont le prêtre, en chaire, glorifie le courage. M... est devenu un village de migrants, le village des migrants de M... Les jeunes gens approuvent les adultes d'avoir, de leurs deniers, comme pour sceller cette prise de possession, offert au village une nouvelle chapelle⁹. En conséquence, ils espèrent bien imposer leur loi à la fête de leur village. Mais les notables et les anciens ne se laissent pas si

facilement déposséder par cette nouvelle classe, troublante d'être en même temps composée de leur parenté, et l'organisation matérielle de la fête trahit des divergences d'opinion : la veille encore on ignore à quelle heure aura lieu la procession et où se tiendra le bal. On décore les ruelles sans ordre ni harmonie. Pendant que les uns aménagent une aire de danse au plus haut du village, les autres installent la sonorisation sur le terre-plein contigu à l'église malgré l'interdiction du curé. Celui-ci voudrait éloigner une jeunesse qu'il croit peut-être profanatrice pour la tradition. L'habitus extérieur des jeunes s'est en effet métamorphosé, aussi bien au niveau du vêtement que du corps. Les jeunes des deux sexes portent un pantalon « à pattes d'éléphant » qui moule le bassin et une chemise échancrée étroitement collée au torse¹⁰. Les garçons ont les cheveux longs et les filles les paupières bleues. Ils sont plus grands et plus minces que leurs contemporains : leur façon de se nourrir a changé. Quoique la table familiale donne toujours la priorité aux féculents, ils n'en absorbent plus, comme leurs père, d'énormes quantités. Un facteur les distingue profondément de la génération précédente : ils n'ont jamais craint d'avoir faim.

Cette certitude, leur similitude, exacerbée ce jour-là, et leur nombre (augmenté de ceux des villages voisins) leur permettent de s'imposer avec force : ils dansent, serrés, dans la poussière de l'étroite esplanade sous le rugissement de haut-parleurs trop puissants ; sur le tourne-disque, dans la sacristie, se succèdent les jerks et les slows. Les vieillards, en noir, assis sur des bancs placés à leur intention, contemplent le spectacle donné par leurs petits-fils. Les jeunots font leur apprentissage. Leurs pères, qui n'osent pas danser sur ces nouveaux rythmes, regardent debout. On boit beaucoup, à la régala, du porto mais aussi du whisky. La fanfare d'un bourg voisin, qui a accompagné la messe chantée de midi, profite d'une pause pour jouer un air de danse traditionnel ; mais la voix des instruments est bientôt couverte par celle de la « sono » ; la fanfare se lève et s'en va, en rangs par deux, sans cesser de jouer. Personne n'a rien dit. Les jeunes dansent, serrés, imperturbables, au flanc de l'église, cependant que continuent d'éclater, selon la coutume portugaise, les fusées dont les gamins rapportent en courant le roseau de lancement.

La religion et la danse, ces deux moments sacrés de la fête, que certains essaient d'opposer, l'un étant luse et l'autre étranger, les jeunes gens les placent côte à côte, à l'image de leur double personnalité. Pas un d'entre eux, quelle que soit la distance qu'ils aient commencé de prendre, apparemment, vis-à-vis de la religion, oserait ne pas paraître à la procession qu'ils suivent gravement, comme en signe d'allégeance, aux côtés de leurs parents.

Toute la population, sans exception, marche derrière les six bannières et les trois saints, dont notables et migrants se succèdent au portage. Et chacun accomplit, comme chaque année, ce périple symbolique d'appropriation d'un espace qui lui est cher.

Cette fête, dans son ensemble, résume, explicite et achève notre essai d'analyse. Elle constitue une réponse à la question de savoir quelle culture était propre à la seconde génération. Elle dépeint une culture franco-luse en voie de formation, à l'intérieur de laquelle des personnalités duelles oscillent d'un pôle à l'autre. Le village, en focalisant un temps privilégié de la rencontre, agit comme le facteur d'équilibre de ce balancement, de ce jeu dialectique défini par Roger Bastide pour des personnalités afro-américaines, et que nous appliquons aux Portugais de France¹¹.

Si, à l'intérieur de ce qu'on pourrait appeler une communauté d'esprit, ou mieux de souvenirs, il se produit, comme cela est prévisible, une certaine endogamie, la troisième génération se fabriquera à son tour une personnalité spécifique. Mais comme, gardant pour elle son secret, elle paraîtra extérieurement « assimilée », le préjugé culturel ne jouera plus à son encontre.

C.P.

NOTES

1. L'intolérance française aux patronymes portugais porte une véritable atteinte à l'identité des personnes.

2. « Les tenants de la psychologie du marginalisme restent dans l'acculturation que j'appelle matérielle (...) Ils ne vont pas jusqu'à l'acculturation formelle, c'est-à-dire jusqu'aux transformations de la forme de sentir (...), les formes qui sont toujours inconscientes, les manières de penser ou de sentir. » (Roger Bastide, *Le Prochain et le lointain*, Paris, Cujas, 1970, pp. 137-138).

3. Leur « permanente » durera ensuite toute l'année; la dépense est évitée à Paris, la compétition avec les femmes françaises étant trop difficile.

4. Les maisons traditionnelles de cette région ne comportent pas de cheminée. La fumée s'échappe par la porte et par les interstices des loses. Le foyer se compose d'une pierre plate.

5. Parfois d'une autre culture. Un adolescent nous présentant un ami fit ce lapsus significatif : « Il est espagnol lui aussi. »

6. Quand on compare deux livres de lecture du cours moyen, l'un portugais, l'autre français, la différence n'apparaît guère au niveau du simple contenu informatif : des notions d'histoire, de géographie, d'instruction civique transparaissent sous les textes encore centrés au Portugal, comme chez nous jusqu'à la dernière décennie, sur la vie rurale; mais le ton est dissemblable qui prêche une éthique à la gloire du travail, de la famille et de la patrie, et imprime dans les jeunes sensibilités la vertu de la soumission envers Dieu et les supérieurs.

7. Le service militaire dure quatre années dont trois de guérilla en Afrique.

8. Mon village peut se traduire en portugais par : *minha terra*.

9. Bien que construite sur les ruines de l'ancienne, et toujours consacrée au même saint, on l'appelle dorénavant la chapelle des migrants.

10. Conformément à la mode de cet été 1972.

11. R. Bastide, « Mémoire collective et sociologie du bricolage », in *L'Année sociologique*, V. 21, 1970, p. 67.